

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1898)
Heft: 48

Artikel: Les guerres de Bourgogne : et l'Evêché de Bâle
Autor: Jecker, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248260>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
a
Porrentruy

TÉLÉPHONE

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
a
Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

LE PAYS, 26^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

26^{me} année, LE PAYS

Les guerres de Bourgogne ET l'Evêché de Bâle

(Suite)

Le 2 novembre, les Bernois paraissent sous les murs de Héricourt. Là, ils sont rejoints successivement par les contingents des Confédérés, à la ville de Bâle, de l'Evêché, de l'Alsace, de la Forêt-Noire, du Brisgau, du Hegau et du Klettgau. Le 8 novembre le nombre des combattants s'élève à 18,000. Il y a 8000 Confédérés et 2000 Strasbourgeois avec 250 chevaux et un train d'artillerie ; la ville de Bâle a fourni 2000 hommes ; l'évêque de Bâle, lui, n'a pu joindre à l'armée confédérée que les hommes de l'Aljoie et de la vallée de Lauson ; les soldats du reste de ses états sont occupés ailleurs.

Sous les murs de Héricourt, les chefs de l'armée alliée tiennent conseil et se décident à faire le siège de la ville. Héricourt était l'une des places les plus fortes de la Franche-Comté par sa situation entre les Vosges et le Jura, elle était pour ainsi dire la clef de la porte naturelle qui met en communication l'Alsace avec la Haute-Bourgogne ; c'était le Belfort de nos jours. La ville et le château étaient bien fortifiés et défendus par une garnison importante.

Les travaux du siège commencèrent le mardi 8 novembre. Bâle et les villes d'Alsace avaient amené de gros canons et les Strasbourgeois avaient leur grande boîte trainée par dix-huit étalons. Cependant l'artillerie alliée avait beau tirer ; les murs de Héricourt étaient solides et ne s'écroulaient pas. On accusait les artilleurs d'in incapacité et l'impatience générale était augmentée par un froid rigoureux.

Fueilleton du Pays du Dimanche 2

DRUMMETTE

PAR

CHARLES DESLY

Un grondement se fit entendre parmi les sans-culottes.

— Il n'y a plus de baron, dit l'un deux.

— Plus de monsieur, dit un autre.

C'est juste... excusez-moi !... balbutia le jeune Savoyard, qui durant son voyage s'était mis au fait des exigences du jour. Je voulais dire le citoyen Drummette. Indiquez-moi, de grâce où, je puis le trouver.

— Où sont les traitres, répondit le plus farouche de la bande, où sont les ennemis de la France.

Ce furent les Bourguignons eux-mêmes qui se chargèrent d'accélérer la marche des opérations. Une armée bourguignonne, forte de 10,000 à 12,000 hommes et commandée par Henri de Blamont, s'approcha dans l'intention de faire lever le siège de la ville. Son but était de profiter des hauteurs boisées qui sont au nord de Héricourt pour surprendre les Confédérés et les battre dans leur propre camp. Mais les alliés eurent connaissance de l'approche des ennemis et prirent la résolution de marcher à leur rencontre. Ils se mirent en mouvement le dimanche 13 novembre, traversèrent la forêt de chênes qui se trouve au nord de Héricourt, puis s'engagèrent dans des terrains coupés par des ravins et couverts de bosquets et rencontrèrent tout à coup la cavalerie ennemie qui formait l'avant-garde. Les Bourguignons avaient leur camp près du village de Passavant situé au nord de Héricourt, à quinze kilomètres de distance ; ils venaient de le quitter et avaient fait prendre les devants à leur cavalerie qui était leur force principale et qui, espéraient-ils, aurait vite mis en déroute les alliés dont l'armée ne se composait guère que d'infanterie. A peine les Confédérés eurent-ils aperçu l'ennemi que, comme le dit Schilling, qui était du nombre des combattants, « ils se mirent à genoux pour faire leur prière, selon la bonne habitude de leurs ancêtres » et qu'ils formèrent deux colonnes pour attaquer de deux côtés à la fois. L'attaque fut vive et impétueuse. Etonnés de se voir assaillis si vigoureusement par de simples piétons, la cavalerie bourguignonne prit peur quand elle vit le gros de l'armée suisse arriver en masses serrées, se débanda après avoir opposé une courte résistance, jeta même le désordre dans les rangs de l'infanterie et l'entraîna dans sa fuite. Du reste, le terrain où se livrait le combat, tout couvert de bosquets, d'étangs et de ca-

neaux était trop défavorable à la cavalerie bourguignonne pour évoluer avec quelque chance de succès. L'infanterie suisse chassa l'ennemi devant elle, massacrant tous ceux qu'elle atteignait jusqu'à la distance d'un demi-mille, après quoi la poursuite fut continuée par la cavalerie. Schilling fait observer que chez les Confédérés, à l'encontre des Bourguignons, l'infanterie et la cavalerie se prétaient constamment un mutuel concours. « Toujours, dit-il, les bons compagnons précédaient et accompagnaient les cavaliers, et assommaient et transperçaient tous ceux qu'ils pouvaient atteindre. Ils disaient aussi aux cavaliers et leur criaient : Chers Messieurs, frappez dru et ne vous ménagez pas ; nous ne vous abandonnerons pas et s'il le faut, nous vous aiderons à abattre les chevaux.

Un riche butin attendait les vainqueurs. Le camp bourguignon était plein d'objets précieux que les seigneurs bourguignons traînaient à leur suite et de provisions qui tombèrent entre les mains des Confédérés. Ceux-ci touvèrent excellents le pain blanc, la bonne viande et surtout le vin de Bourgogne. « Ils mangèrent et burent à cœur joie, dit Schilling, et tous étaient contents et joyeux. » Il ne fut pas facile d'arracher les soldats aux délices de leur festin. A l'arrivée de la nuit, les chefs furent obligés de vider des tonneaux pleins de vin pour mettre un terme au désordre et à l'indiscipline qui s'étaient emparés de leurs gens.

Le lendemain, la garnison d'Héricourt continua à se défendre, ignorant ce qui s'était passé. Les collines et les forêts l'avaient empêchée d'observer les mouvements des combattants. Les Confédérés se chargèrent d'annoncer aux assiégés la défaite des leurs et pour les assurer du fait, ils les conduisirent sur le champ de bataille, où gisaient de 1600 à 1800 Bourguignons tandis que les alliés n'avaient perdu que 70

Où donc avait-il entendu cette voix... cet accent du pays ?

Au bout d'un quart d'heure, le sergent repartit en dehors de l'hôtel, regarda de droite et de gauche, et voyant que Claude attendait de ce côté, le rejoignit et le dépassa, sans paraître l'avoir reconnu, s'éloignant d'un pas cadencé, mais superbe.

Le jeune Savoisien n'eut garde de manquer à la consigne, et, tout en l'escortant, il l'examina, il l'admira.

C'était un beau militaire, alerte et d'une désinvolture martiale. A peine avait-il vingt-cinq ans.

Il tourna plusieurs rues, atteignit un boulevard presque désert, et, se retournant enfin, attendit à son tour.

Claude s'empressa d'obéir à ce muet appel.

— Accoste !... lui dit le sergent, et dévisage-moi de près. Ne me reconnais-tu pas ? Voyons, Claude Guichard ?

— Jean-Marie ! s'écria Claude.

— Et la demoiselle ? osa questionner encore l'adolescent.

— Il n'y a plus de demoiselle ! s'écria la même voix.

— Et ma sœur Claudine ? murmura notre pauvre agneau fourvoyé parmi ces loups.

Ils commençaient à se fâcher, lui montrant déjà les dents.

Le sergent intervint :

— Camarades, commanda-t-il à ses hommes, aidez-moi donc à flanquer à la porte ce galopin-là !

Et lui-même, donnant l'exemple, il prit Claude par les épaules et le fit pirouetter sur les talons pour le pousser dehors ; mais, après un clignement d'œil à son adresse, et lui disant tout bas :

— Attends-moi dans la rue... Quand je sortirai, emboîte le pas... mais à distance et jusqu'à ce qu'un signe t'appelle à l'ordre... Motus !

Notre héros n'était pas encore revenu de sa surprise, qu'il se trouvait déjà sur le trottoir.